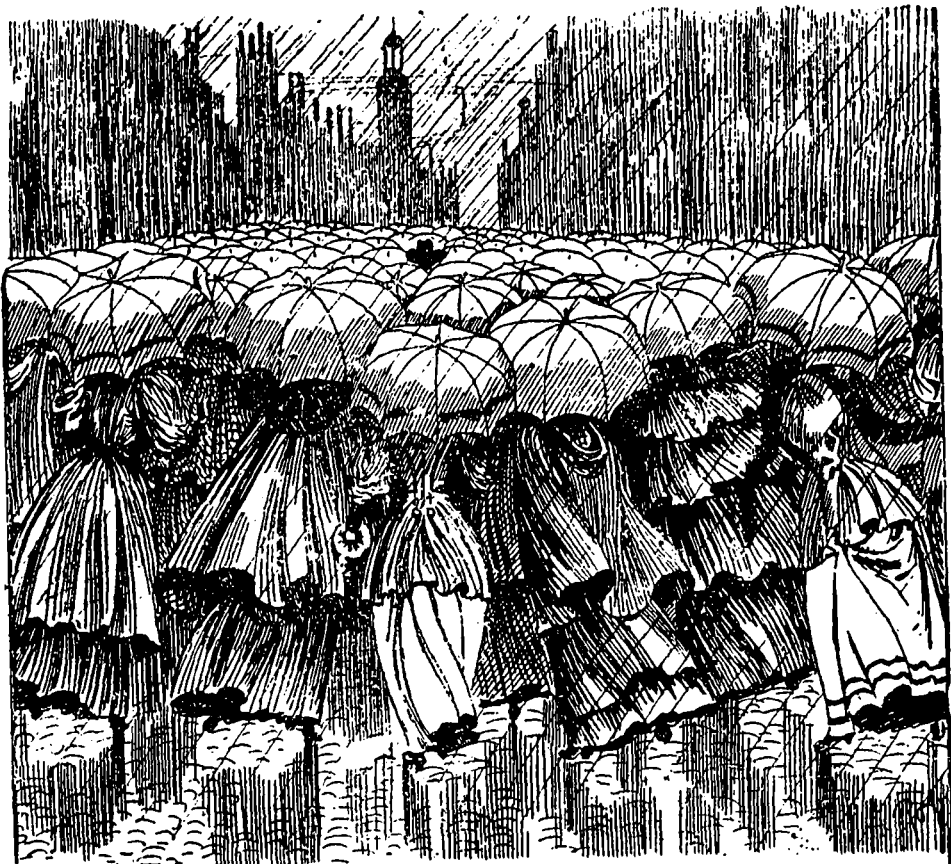


L'EXPLICATION



Cette foule grouillante que voilà est composée de toutes les jeunes filles à marier du village de X... Le seul garçon qui reste est très délicat et il pleut, cela explique la poussée.

KHROUMIR

Ensemble nous avons vieilli,
Mon vieux chat, mon cher "quatre pattes" !
Ensemble nous avons cueilli
Tant d'heures cruelles, ingrates !
Mais de ton front tiède et bombé,
Entre tes deux oreilles roses,
Un rayon de paix m'est tombé :
C'étaient de consolantes choses !

En ce temps de frivolité,
De vaine et menteuse formule,
C'était une fidélité
Qui devant rien ne capitule.
Tu m'aimais comme tu vivais,
Sans caprice d'aucune sorte :
O compagnon, tu me suivais
Vivante, et tu me suivras morte !

O toi qui ne pouvais parler
Comme parle une voix humaine,
Qui ne pouvais que miauler,
Quelle douceur était la tienne !
Quelle joie en t's grands yeux verts,
En ton "ron ron" quelle caresse !
J'étais pour toi tout l'univers,
J'étais ton unique tendresse !

Sur la tombe où l'on me mettras
Prochainement en sépulture,
Puisque ma mort t'emportera,
Que l'on mette aussi ta sculpture :
"Ci-git, dans sa frêle moitié,
"Un modèle parmi les bêtes" :
Sur ce chef d'œuvre d'amitié
Méditez, humains que vous êtes !

A. M. BLANCHECOTTE.

L'Automne dans nos Campagnes Canadiennes

(Pour le SAMEDI)

Quel ennuyeux visiteur, vous dites-vous, lecteur ; quel besoin avait-il de venir nous assommer, nous citadins, de ces descriptions de la nature ? Il en pleut ; tous les journaux en sont bourrés jusqu'ici. Si encore, ce fastidieux amant de la plume avait eu la bonne idée de ne pas choisir la campagne pour morceau d'introduction.

Tout ce que vous vous dites là est vrai, est un peu vrai, dois-je dire ; car, entre nous, comme on le maltraite, parfois, notre poétique automne canadien ! on le caricaturise affreusement. En tout cas, quand je vous aurai dit que je suis canadien et fils de la glèbe ; même si vous gardez votre opinion, vous ne pourrez manquer de trouver que, en bon fils, je dois mon affection, mon admiration même, à la mère qui m'a produit ; que mes premiers bégalements dans la carrière littéraire soient pour elle, à qui je dois d'être le peu que je suis.

La campagne, pour le citadin, sauf durant l'époque que la *fashion* consacre à la villégiature, c'est un épouvantail. Et encore, l'exception, durant ce temps, est-elle limitée aux places d'eaux à la mode ; mais, la campagne en d'autres temps !... Mais, surtout, la campagne en automne !... la saison où, même nos plus brillants salons parviennent à peine à déridier nos fronts, à amener sur nos lèvres un sourire, à nous procurer quelques instants de cette gaieté après laquelle nous courons

avec tant d'apreté, la saison des pluies et du vent : fi donc !...

La campagne, mes amis, pour qui la connaît, pour qui y est né, est cent fois plus belle, plus poétique en automne qu'en aucune autre saison de l'année. Ce n'est, certes pas gai comme le printemps avec ses verdure fleuries ; ni riche et brillant comme l'été avec ses jaunissantes et onduleuses moissons, ses fruits savoureux et multicolores ; ni pimpant comme l'hiver avec ses nuits lumineuses et ses verglas étincelants ; mais, où trouver un spectacle plus grandiose, plus sublime, plus digne des plus profondes méditations de l'homme que ces moments où la nature, après avoir ensanglanté la cime de nos forêts, de nos splendides forêts canadiennes, les dépouille impitoyablement !

Quelle sensation peut égaler en tristesse, mais en tristesse si douce qu'on en est presque heureux, celle que produit sur nous le frizelis des feuilles qui, secouées par l'âpre vent d'automne, se détachent par milliers de la cime qui les vit naître et s'en vont tourbillonnant sous les poussées de la bise, rasant le sol comme des oiseaux blessés, puis, se relevant bientôt, mais, pour aller retomber sans forces cette fois, à quelques pas plus loin.

Quels enseignements ne nous prêche pas cette jonchée où se marient : la feuille du chêne altier, celle de l'orme puissant, ces coosses de nos forêts, à celles de l'humble bouleau et du plus modeste arbrisseau de nos taillis ; celle si capricieusement découpée de notre coquet érable, à la feuille transparente du merisier, au tronc noueux et sans élégance et à celle du hêtre vulgaire ; celle, enfin, si finement ciselée du tilleul à la feuille glacée du tremble.

Et cette bise automnale tant détestée, tant redoutée par le citadin, combien celui à qui elle est familière ; celui qui de sa plus tendre enfance, s'en est senti bercé, combien, dis-je, elle lui est chère, avec ses mélodies, tour-à-tour suaves et languissantes comme le chant d'amour d'une jeune mère, ou stridentes et sonores comme la sonnerie d'un cor de chasse géant, combien elle est douce à son oreille, avec ses plaintes vagissantes, ou ses sifflements aourais. Celui-là, s'il est heureux, s'il a pu s'acquérir

une modeste aisance, l'écoute avec délices, bien chaudement installé au coin du feu, entre sa femme et ses filles, je ne parle pas des garçons qui, eux, s'ils ont seize ans, sont allés faire la veillée dans le voisinage, faire la partie de pommes ; celui-ci, que le malheur vient d'atteindre cruellement, c'est une sorte de consolation pour lui d'entendre ces rafales emportées qui font grincer lugubrement les girouettes des toits, et ce bruit monotone de l'averse qui bat les vitres. Il lui semble alors sentir la nature, comme un vieil ami, vibrer à l'unisson de sa propre douleur, c'est avec une âpre volupté qu'il savoure le chant pénible du *Nord-Est* ; celui-là même, enfin, dont l'état de fortune est plus que précaire, n'est pas insensible aux beautés de l'aquilon faisant vibrer ses longs sifflements dans la ramure dénudée du saule quasi-centenaire, qui, l'été, verse l'ombre à sa maisonnette. Il a eu soin de se prémunir contre ses rudes morsures, car l'habitant, pour parler le langage de nos campagnes, tout industriel et économe qu'il est, ne laisse jamais l'indigent souffrir, donnant le vêtement à ceux qui en ont besoin, ne laissant jamais la chumière manquer de feu, ni de vivres ; il est généreux et hospitalier envers le mendiant ou le voyageur, ne manquant jamais une occasion de convier l'un ou l'autre à sa table, ou de lui offrir ce qu'il appelle dans sa langue suggestive : "le couvert".

Mais, grands dieux, je crois ne vous avoir parlé jusqu'ici, que pluie,

ÇA N'A PAS MARCHÉ



I
Alkali Ike. — Dis, Ouragan Noir, il y a, là-bas, chez Rawson, un nouveau commis de bar qui est un vrai dudu ; viens donc, nous allons nous faire offrir un coup à l'œil.
Ouragan Noir. — Allons-y, Alkali.



II
Alkali Ike. — Dis donc toi, face de dudu, dépêche-toi d'offrir deux verres de bienvenue à deux braves et ne nous fait pas attendre. Tu sais que c'est l'usage, ici.